

LE PERE PEINARD



Réflexes

HEBDOMADAIRES
d'un

GNIAFF

ABONNEMENTS
France

Un an 6
Six mois 3
Trois mois 1 50

RÉDACTION & ADMINISTRATION
15, Rue Lavieville (Montmartre), Paris

ABONNEMENTS
Étranger

Un an 8
Six mois 4
Trois mois 2

Dupuy porte à gauche ET MARQUE LE PAS!

RÉSISTANCE PASSIVE DES DOUKHOBORS



IL PORTE A GAUCHE !

Décidément, ce gros mec de Dupuy veut décrocher le pompon du cynisme.

Il a autant de toupet que de graisse, ce sacré paquet de saindoux !

« Flingot sur l'épaule gauche ! Marquons le pas ! »

Voilà, en six mots, à quoi se résume sa déclaration aussi macaronique que ministérielle.

Les bons bougres qui sont encore assez jobards pour couper dans la loyauté, l'honnêteté, les convictions d'un politicien n'ont qu'à relâcher Dupuy : ce mastodonte est un échantillon du genre.

Le Jean-foutre a un dada, — et ce n'est pas compliqué : il en pince pour tenir la queue de la poêle, — peu lui importe qu'il y ait de la merde après !

Si, pour obtenir le pouvoir, il lui faut renier père et mère, ou bien abjurer les idées qu'il a fait semblant de défendre pendant des années, il ne refoule pas : il est prêt !

Il est prêt à tout, nom de dieu !

Il vient de le prouver tout crûment :

L'autre jour, à la réouverture de l' Aquarium, il s'est fait une trombine de bon garçon, d'auvergnat naïf, rigouillard et pas méchant pour deux sous.

Il était fixé sur son orientation :

Le vent soufflant de gauche il avait carrément viré vers la radicanaille.

Il n'y a pas encore longtemps cette bourrique de Dupuy était un enragé partisan de l'alliance avec tous les marlous de la droite, dans le but d'éloigner la radicaillerie de l'assiette au beurre et, surtout, pour cogner ferme sur tous les bons fleux qui en pincant franchement pour l'émancipation du populo par lui-même.

Aujourd'hui, l'inventeur des lois scélérates a tourné casaque ; il se dit partisan du révisionnement de Dreyfus et il nous sort quelques unes des couleuvres radicales : l'attrape-nigauds baptisé « impôt sur le revenu » et le miroir aux alouettes populaires qu'est le projet de caisses de retraites pour les vieux pros.

Le Jean-foutre a débité sa postiche avec un toupet faméliqueux.

« Eh bien, de quoi ? qu'il a débagoulé, j'ai retourné ma veste, et puis après ? Il n'y a rien de drôle à ça ! La raison en est simple : j'ai vu qu'il n'y a plus rien à refaire avec les marloupiers de la droite, aussi je les plaque et bonsoir ! Je penche vers la gauche ! J'ai fait, kif kif un soldat qui, ayant soupé de trimballer son flingot sur l'épaule droite, se le colle carrément sur l'épaule gauche... »

C'était du toupet, nom de dieu !

Eh bien, cette impudente déclaration d'un retournage de veste, qu'aucune hypocrisie ne voilait, a été expectorée du haut de l'égrugeoir de l' Aquarium, sans que les bouffe-galette en soient autrement estomacés.

Ce qui prouve que tous ces mecs sont crapule et compagnie !

Si les députés avaient eu deux liards de conviction ils auraient hué Dupuy, l'auraient descendu du perchoir à grands coups de pied dans le cul et l'auraient ensuite déporté aux chiottes.

Au lieu de ça, ils ont applaudi au honteux revirement de Dupuy, — et ils n'y ont trouvé rien à redire parce qu'ils sont prêts à faire kif-kif : ces porcs n'ont pas le tempérament à rester le ventre vide, devant une auge pleine, parce qu'on exigera d'eux une malpropreté.

Pour se gonfler la mou, empêcher des chèques, récolter de bonnes places, ils

sont toujours prêts à toutes les putaineries.
C'est pourquoi Dupuy est leur homme !

—0—

Par contre, l'hippopotame peut se fourrer ceci dans le potiron : il n'est — et ne sera jamais — l'homme du populo.

Pour une première et excellente raison : le populo ne peut pas être le suiveur d'un homme, se laisser mener par lui.

Et puis, un gouvernant, si patelin et si doucereux qu'il se fasse, n'en reste pas moins un gouvernant : c'est-à-dire un grugeur du pauvre monde, un barbotteur d'impôts, un chef de gendarmes, — au total un scélérat de gros calibre !

Par cela seul qu'un mec est gouvernant il est l'ennemi du pauvre monde et l'ami des riches.

Il n'y a pas à rôdailler autour de l'Aquarium pour trouver une autre solution : il n'y en a qu'une seule et unique !

Tant que l'Etat et toute la vermine puante qui vit à ses crochets n'aura pas été fichu au rancard il n'y aura pas de tranquillité pour les bons bougres, ni de bien-être pour tout le monde.

Par exemple, dès qu'on aura échenillé la vieille société on s'entendra facilement entre turbineurs et, nul n'ayant intérêt à gruger l'autre, tout s'alignera en douceur, sans chichis d'aucune sorte.

Voilà le but, nom de dieu !

Dupuy prêtera-t-il la main à sa réalisation ?

Evidemment non ! Il aura beau s'enfanner de radicalisme, n'ayons pas confiance !... Il est probable que l'hypocrite ne se fait peloteur que pour mieux nous serrer la vis.

Ne nous fions pas à cet hippopotame, les copains !

Laissons les marloupiers de la politique farandoler et godailler en l'honneur de la conversion à gauche de ce gros porc qui accoucha des lois scélérates, ferma la Bourse du Travail et fit assassiner Nutter !

Et, pour ce qui est de nous, veillons au grain !

Tâchons, — plus que jamais, — de nous sentir les coudes, de secouer la torpeur des bons fieux que le jemenfoutisme ankylose et travaillons dar-dar au dégrasage des camaros encore embrennés de préjugés.

Redoublons d'activité, nom de dieu ! Faisons feu des quatre pieds, afin que si, un de ces quatre matins, ce gros matador de Dupuy voudrait sortir de sa poche à fiel un tour de crapule de sa façon, il se trouve une telle foultitude de gas d'attaque décidés à marcher pour la Sociale qu'il soit obligé de mettre un bouchon à ses intentions scélérates.

BRAVO, LA GOUVERNANCE !

Déroulède pleure comme un veau qui tête, Il lève les bras, — Déroulède et non pas le veau.

Il lève les bras aussi haut que la deuxième plate-forme de la tour Eiffel,

Des larmes coulent, — des larmes noires et férides, — elles coulent, pis qu'un égout collecteur.

Et il grince des dents, kif-kif un essieu de charrette qu'on n'a pas graissé depuis le grand roi Pharamond.

Tout ça, parce qu'on a abandonné Fachoda... Vous savez, ce marais pestilentiel, grand comme un drap de lit et qui perche dans un endroit de l'Afrique où nul n'a envie d'aller voir.

Déroulède en pinçait pour qu'on garde Fachoda. — quitte à partir en guerre contre l'Angleterre.

Nos gouvernants ont eu la trouille, ils ont reculé et ils ont fait abandonner Fachoda.

Pour une fois, nom de dieu, je me prends à approuver la gouvernance.

Une fois n'est pas coutume !

Seulement, ça ne va pas plus loin et je ne me gourre pas au point de m'imaginer que ce sont les sentiments d'humanité et le désir d'éviter la boucherie que rêve le général Pellieux qui a fait reculer nos dirigeants.

Non pas ! S'ils ont cané, c'est parce qu'ils ont la certitude d'une infériorité fabuleuse.

Malgré que, depuis la guerre de 1870, on ait gaspillé une belle brochette de milliards, sous prétexte de construire des navires et de s'icifier l'armée sur un pied de guerre redoutable, c'est à peine si la France se trouve en état de chercher pouille à des peuplades sauvages.

On l'a vu lors de l'invasion de Madagascar :

Le gâchis a été bougrement plus fantastique qu'en 1870 et, si les Malgaches avaient eu un peu de poil au ventre ils auraient conservé leur indépendance.

Les armements dont on fait tant de chiquet sont dérisoires ; quant aux bateaux ils ne vont pas sur l'eau, — ou presque pas ! C'est au point que, pour transporter à Madagascar l'armée d'invasion il fallut avoir recours à des bateaux anglais.

Lockroy — qui est actuellement la bourrique de la marine — sait tout ce que je jaspine, on ne peut mieux ; seulement, il lui suffit de devenir ministre pour oublier complètement tous les débâtements et toutes les critiques qu'il formulait la veille et pour trouver que tout va pour le mieux dans la plus panée des marines.

—0—

Oh mais, les camaros, n'allez pas supposer que si je critique les armements piteux et les bateaux fantastiques de la France, c'est parce que je regrette qu'il en soit ainsi.

Non pas, foutre ! Bien au contraire : je trouve qu'il est bougrement heureux que les fripouilles qui nous ont gouverné depuis 25 ans aient fait passer en gobelottages les milliards destinés aux armements.

Grâce à ce gaspillage et à ces voleries insensées, l'armée et la marine de France se trouvent être les plus purées de l'Europe.

Et foutre, cela nous est une assurance de paix !

Assurance de paix qui nous coûte bougrement cher, puisqu'elle se solde par un gaspillage carabiné de milliards.

Certes, c'est payer la paix fameusement cher ; mais encore, mieux la vaut à ce prix que la guerre.

Plaie d'argent vaut mieux que mitraillades !

Or, il n'y a pas à en douter : si nos gouvernants s'étaient sentis les reins solides, il y a belle lurette qu'ils nous auraient embarqué dans de sanglantes aventures.

Peut-être se seraient-ils déjà offert la reconquête de l'Alsace-Lorraine ; en tous les cas, ces jours derniers, ils auraient essayé de tenir tête à l'Angleterre.

Ça nous aurait entraîné une foultitude de maux ; sans compter que ça aurait ravivé les haines entre les peuples et retardé l'accord international.

Et puis, les bons bougres, songez aux tueries effroyables qui en auraient résulté ! Des générations entières auraient été fichues en marmelade et le progrès humain se trouverait salement retardé car, dans les omelettes de peuples, c'est les plus vigoureux, les plus audacieux qui trinquent.

C'est l'Avenir que la guerre fauche en herbe !

Au contraire, les bas-du-cul, les rachitiques, les estropiés de corps et de cervelle restent à la maison et c'est ces incomplets qui sont chargés de fabriquer des enfants.

Aussi, mince d'azlèques !

Après toutes les guerres on constate une diminution dans la moyenne de la taille et, peut-être, si on cherchait bien, on dégotterait, sinon une diminution de jugeotte, du moins un retard de développement.

—0—

Turellement, les pantouffards vont gueuler après la lâcheté et la cacade de la gouvernance, — ils ont déjà commencé ! Ils vont l'accuser de ternir la gloire de la France et de se torcher avec son honneur.

Honneur !... Gloire !...

On s'en fout, nous autres.

N'est-ce pas les bons bougres !

À ces palabres creuses on préfère les pains de quatre livres, les biftecks ventrus et les picolos nature.

Qu'est-ce que ça nous fout que la France ne tienne pas son rang dans la procession de la barbarie civilisée ?

Ce qui nous importe, à nous fistons du populo, c'est que, sur notre sol nul ne crève de faim et que chacun y ait ses coudées franches.

Pour le reste, peau de balle et balai de crin, Honneur !... Gloire !... et tout ce qui s'en suit, — on l'a au cul !



Mince d'amour !

À la reprise des spectacles de l'Aquarium, la bourrique ministérielle de la guerre, cette vieille ficelle de Freycinet, a fait assavoir à tous qu'il va veiller à ce qu'on ne défrise pas le prestige de l'armée.

Autant dire une vieille gotton qui, après avoir, un quart-de-siècle durant, été paillassé à soldats en Afrique, aurait la prétention de faire respecter sa vertu.

« Allons-y ! » comme disait l'autre.

Ça sera rigouillard, nom de dieu. Il m'est avis qu'à vouloir débarbouiller le militarisme ses blanchisseurs vont juste réussir à le noircir tant et plus.

Qu'ils ouvrent donc leurs quinquets ces ostrogolhs de la haute.

Qu'ils les ouvrent et qu'ils regardent.

Et s'ils n'ont pas de la mouscaille plein les lucarnes ils s'apercevront que le populo a soupé de toutes les simagrées militariennes et que, s'il s'y soumet, c'est uniquement parce qu'il n'aperçoit pas de joint pour s'éviter le fourbi.

Des exemples feront mieux saisir la vérité de ce que je dégoise.

Et d'un : il y a environ trois semaines, la dernière fournée des 28 jours faisait le jacque à Rodez. Les pauvres bougres s'emmerdaient à vingt francs l'heure !

Une après-midi, un réservoir se baladait sur le foirail, histoire de tuer le temps. Voilà qu'un galonnard lui tombe sur le râble et se fiche à l'engueuler comme un pied :

— Scrogneugnieu, vous m'avez pas salué, vous !... Vous fout' au bloc, moi !... Vous apprendrez politesse, moi !...

Le réservoir en semblait tout ahuri.

Quelques bons bougres s'attroupèrent et ils étaient angoissés : « Va-t-il être assez couillon pour donner son nom ? » qu'ils se demandaient.

Je t'en fous ! Le réservoir n'était pas la poche-tée qu'ils supposaient.

Comme le gradé continuait à clabauder, sa victime te lui décoche un riche coup de poing sur le blair et s'esquive dar-dar.

Vivement, les bons bougres s'espacèrent pour lui permettre de se tirer des flutes et ils se resserrèrent ensuite autour du galonnard qui n'y vit que trente-six chandelles.

Après s'être épongé le gniass l'animal rappliqua à la caserne, mais il s'est fouillé pour dégouter le gas qui poussait le respect de la hiérarchie militaire jusqu'à la distribution gratuite de châtagnes.

—0—

Et de deux : le 81^e lignard a pour colon un sacré ronchonneur.

C'est toujours à Rodez que ça se passe :

Un de ces derniers soirs, pas loin de la boîte où perche le lieutenant-colonel en question, trois ou quatre bons bougres baguenaudaient.

— Mille polochons ! Voulez-vous taire vos becs ! que se fout à gueuler le colon en montrant sa trombine à la croisée.

— De quoi ? lui répliquent les rigoleurs. T'es donc passé sergent de ville ? Ferme ça, où on saute dedans...

Et le colon de rouspéter pire !

Sur ce, les types s'offrent un léger charivari en bombardant sa turne à coups de cailloux.

Ils prouvaient ainsi leur respect du militarisme et de tout ce qui s'en suit.

Pouvaient-ils s'y prendre mieux pour prouver combien ce respect les anime ?

Ce n'est pas à bibi d'en décider !

Foutu à cran, le colon qui est un pète-sec numéro un, descend et va-t-en guerre.

Il tomba bien, nom de dieu ! Les gas étaient chouettelement disposés ; la déclaration de guerre ne fut pas longue... et la bataille non plus !

Un jeune diable, nommé Rey, se fiche en ligne et décoche au colon une superbe mandale qui l'envoie dinguer sans qu'il ait le temps de demander son reste.

Le malheur est que le gas a été fait prisonnier

et que les chats-fourrés du comptoir correctionnel, ne comprenant rien à sa façon héroïque de respecter l'armée lui ont administré six mois de prison.

—o—

La condamnation de Rey n'a d'ailleurs pas rehaussé le prestige du colon.

Ce galonné est toujours à passer des visites dans les caboulots de Rodez, histoire de faire la chasse aux troubades qui y flanochent.

Aussi, nul ne l'a à la bonne!

Lui aussi travaille — à sa façon — à déconsidérer le militarisme :

Judi dernier il lui est arrivé une aventure qui ressemble un tantinet à la première des deux histoires que je viens de jacter, — sauf que la finale diffère.

Rue du Passet, le colon agrippe un trouffion du 4^e zouave et lui fait une parade monstre, sous prétexte que la chechia du type avait une allure trop casseuse et que son grimant était trop long.

Le colon a engueulé le zouave! Il l'a engueulé et injurié on ne peut plus salement, le menaçant de lui faire bouffer de la tôle, tant et plus.

Le zouave n'a pas pipé mot!

Le populo s'était attroupé et, les camaros, je vous fous mon billet qu'il n'était pas tendre pour les illustres culottes de peau.

Quel malheur que Freycinet ne se soit pas trouvé là!

Il aurait pu, illico, mobiliser un escadron de chats-fourrés pour réprimer les débinages carabins que bons bougres et bonnes bougresses débitaient sur l'Armée et tout ce qui s'en suit.

LES DOUKHOBORTZIS

Les Doukhobortzis sont des bons bougres dont les actes et les idées, quoique panachées de religiosisme, ont une sacrée parenté avec l'anarchisme.

Ils perchent en Russie et il est superflu d'ajouter que le tsar les fait persécuter avec une rage inouïe.

La secte des Doukhobortzis existe déjà depuis plus d'un siècle. Au point de vue religieux, ils se croient, chacun, une incarnation divine et, turellement, ils n'admettent ni prêtres, ni cultes, ni simagrées bigotes; ils se bornent à prier intérieurement... Il n'y a que les jours de fête où ils se réunissent pour lire la Bible et chanter des cantiques.

Leur religion n'a rien d'encombrant: ils en ont éliminé le principe d'autorité et aussi l'élément conservateur et abrutisseur, le raticchon; on pourrait donc dire que leur religion, déblayée des formes cultuelles, est réduite à n'être qu'une opinion.

Au point de vue économique, les Doukhobortzis sont communistes; mais, ce qui les caractérise surtout c'est leurs façons d'agir vis-à-vis de la gouvernance: ils s'affirment anarchos — en actes!

Ils ne reconnaissent aucune autorité, aucun pouvoir et ne se bornent pas à la théorie: ils passent à la pratique et refusent de faire tout ce qu'ordonne la gouvernance qu'ils jugent être en contradiction avec leurs idées. Ainsi, ils refusent le service militaire... et c'est surtout ça qui leur vaut d'être canulés en grande largeur.

Les gas sont n'ailleurs habitués à la persécution. Depuis plus d'un siècle les tsars n'ont pas cessé de leur en faire endurer de cruelles.

Il y avait déjà près d'un demi-siècle qu'on les persécutait à tire-larigot, sans réussir à autre chose qu'à augmenter leurs adeptes quand, en 1825, le tsar Nicolas (un monstre entre les monstres que sont les tsars) ordonna de les déporter en masse dans les montagnes du Caucase.

Le scélérat avait choisi cet endroit dans l'espoir que les Doukhobortzis seraient exterminés en cinq sec. En effet, il les fit parquer dans un désert où rien ne poussait, sur des montagnes au climat rigoureux, et où ils avaient pour voisins des peuplades pillardes et féroces.

Le tsar avait ruminé: « Ou bien les Doukhobortzis s'entêteront à ne pas prendre les armes

et les Caucasiens les étripent, ou bien ils se défendront et ils ne seront plus Doukhobortzis. »

Il en fut de ce dilemme du fauve impérial comme de bien d'autres: les Doukhobortzis firent bon ménage avec les Caucasiens; ils transformèrent leur désert en un petit paradis et ils prospérèrent de plus belle.

Turellement, les loups-cerviers de la gouvernance continuèrent à leur en faire endurer de vertes et de pas mûres.

Mais, cré pétard, il est à remarquer que, depuis que Nicolas II tient la queue de la poêle où frit le populo russe, la persécution a redoublé de férocité à l'égard des Doukhobortzis. Si ce tsar, qui pose au pacificateur et à l'abolisseur des armées permanentes était sincère, il devrait, au contraire, avoir ces gas-là à la bonne et leur laisser les coudées franches pour le refus du service militaire.

En effet, les Doukhobortzis n'ont d'autre dada que celui du tsar. Ils ont l'horreur de la guerre qu'il prétend avoir et ils en pincet, au moins autant que lui, pour le désarmement universel. Seulement, ils ne se contentent pas de le dire: ils prêchent d'exemple et refusent d'être troubades.

Le tsar ne devrait pas leur en vouloir: ils devancent ses desirs!

Je t'en fous! En se posant en Don Quichotte du désarmement le tsar a des intentions crapuleuses et jésuitiques; et c'est pourquoi il ne fiche pas la paix aux Doukhobortzis qui ont la guerre en horreur.

—o—

C'est en 1895 que la persécution redoubla de rage contre les gas en question, — sur l'ordre du Nicolas actuel; leurs villages furent envahis par la soldatesque qui viola, pillà et incendia à gogo.

Trois cents riches feux refusèrent de se soumettre aux gnoleries de l'armée de réserve et une trentaine d'autres refusèrent le service actif; ils furent tous envoyés aux compagnies de discipline, — autant dire à la mort! Les gas ne voulant pas revêtir la casaque de soldat, ne voulant pas faire la manœuvre, ne voulant pas toucher un fusil ni une baïonnette, se fichent constamment en insubordination passive, — et on les punit dur! L'inquisition n'est pas une horreur spéciale à l'Espagne: il y a des Torquemada et des Portas en Russie! et ces bandits torturent les urs victimes avec des raffinements d'ours en furie.

Et ces gas qui refusèrent la servitude militaire n'ont pas été les seules victimes; les lèche-culs du tsar nous serinent que le knout n'est plus en usage en Russie, — n'empêche qu'on fouetta des femmes; seulement, on ne les fouetta pas avec le knout proprement dit, mais avec un fouet très court, très dur, qui produit de terribles blessures et qu'on appelle *nagaiki*.

Voilà en quoi se manifeste l'humanité tsarienne: en une immonde hypocrisie! Le *nagaiki* remplace le knout.

Il y eut encore d'autres victimes: quatre cents familles furent arrachées à leur patelin et expédiées dans des contrées stériles pour les y faire crever de faim et de maladies....

—o—

A plusieurs reprises, Tolstoï a pris la défense des Doukhobortzis et, vantant leurs actions, a donné ces gas en exemple au populo.

Il vient, à nouveau, de reparler d'eux dans un chouette flambeau qu'il a intitulé les Deux Guerres et où il met en parallèle la guerre militaire des Américains contre l'Espagne et la guerre pacifique et toute de résistance que soutiennent les Doukhobortzis contre le despotisme russe.

« L'une, dit-il, qui est déjà terminée, était l'ancienne guerre, la guerre ambitieuse, stupide et cruelle, intempêtive, arriérée et païenne, — c'était la guerre hispano-américaine qui, par le meurtre de certains hommes, décidait la question de savoir par qui et comment seraient gouvernés d'autres hommes. L'autre guerre, celle qui dure encore et ne sera terminée qu'avec la fin de toutes les guerres, — c'est la guerre nouvelle, pleine d'abnégation, basée sur le seul amour et

sur la seule raison; c'est la guerre sainte, la guerre contre la guerre que la fraction la meilleure et la plus avancée de l'humanité chrétienne a déclarée depuis longtemps à l'autre fraction, brutale et sauvage, de cette même humanité; c'est la guerre qui mène avec une force et un succès tout particuliers une poignée de chrétiens, les *douchobors* du Caucase, contre le puissant gouvernement russe.... »

Tolstoï continue en croisant les Américains et il les engueule salement, les accusant d'avoir abusé de leurs forces vis-à-vis de l'Espagne; il les compare à un gaillard solide et vigoureux qui foudroyait une raclée à un vieillard de 80 ans. Ça fait, il revient à l'autre guerre et voici comment il s'exprime :

« Tous les Etats trompent les hommes lorsqu'ils leur disent: « Vous, tous qui êtes gouvernés par moi, vous êtes en danger d'être subjugués par d'autres peuples; je veille à votre bien-être; en retour j'exige que vous me donniez tous les ans des millions de roubles — fruit de votre travail — que je dépenserai en fusils, canons, poudre, vaisseaux... pour votre défense; j'exige de plus que vous-mêmes vous entriez dans les agglomérations que j'ai organisées. Vous y deviendrez des parties irraisonnables d'une grande masse — l'armée, gouvernée par moi. Lorsque vous serez dans cette armée, vous cesserez d'être des hommes et d'avoir une volonté, et vous ferez tout ce que je voudrai. Mais avant tout, je veux régner, et le moyen que j'emploie pour régner est le meurtre: c'est pourquoi je vous apprendrai à tuer. »

« Et malgré ce qu'il y a évidemment d'absurde à affirmer que les hommes soient menacés par les gouvernements des autres Etats, qui, de leur côté, déclarent se trouver, malgré tout leur désir de paix, sous la menace du même danger, malgré l'esclavage humiliant que les hommes subissent quand ils entrent dans l'armée, malgré la cruauté des actes auxquels ils sont appelés — les hommes se laissent tromper, donnent de l'argent pour qu'on fasse d'eux des esclaves, et eux-mêmes font subir l'esclavage aux autres.

« Alors viennent des hommes qui disent: « Ce que vous nous dites du danger qui nous menace et de votre soin de nous en préserver est une tromperie. Tous les Etats assurent qu'ils veulent la paix et tous s'arment les uns contre les autres. De plus, d'après la loi que vous-mêmes vous admettez, tous les hommes sont frères et il est absolument indifférent d'appartenir à tel ou tel Etat; aussi ces attaques des autres Etats dont vous voulez nous faire peur ne nous effrayent-elles pas et n'ont-elles pour nous aucune importance. Puis — et c'est le plus grave — la loi qui nous a été donnée par Dieu et que vous admettez également, vous qui nous demandez de participer au meurtre, — cette loi défend catégoriquement non seulement le meurtre, mais même toute violence; c'est pourquoi nous ne pouvons partager et ne partagerons pas vos préparatifs de meurtre; nous ne donnerons pas d'argent à cet effet et nous n'entrerons pas dans les agglomérations que vous avez organisées. On y pervertit la raison et la conscience des hommes; on y fait de ceux-ci des instruments de violence, prêts à obéir à tout méchant qui viendra à prendre cet instrument entre ses mains. »

« C'est en cela que consiste l'autre guerre, celle que mène depuis longtemps les hommes les meilleurs de l'univers entier contre les représentants de la force brutale; elle a éclaté récemment avec une force particulière entre les *douchobors* et l'Etat russe. L'Etat russe a utilisé contre les *douchobors* toutes les armes dont il peut se servir dans la lutte. Ces armes sont: les mesures policières sous forme d'arrestations, la défense de se déplacer, la défense de communiquer les uns avec les autres, la saisie des lettres, l'espionnage, la défense aux journaux de publier des renseignements concernant les *douchobors*, la calomnie insérée dans les journaux, la corruption, les peines corporelles, la prison, la ruine des familles. De leur côté, les *douchobors* ont usé de leur seule arme religieuse: un doux raisonnement et une fermeté patiente. Ils disent: « Il ne faut pas obéir aux hommes plus qu'à Dieu, et quoi que vous fassiez de nous, nous ne pouvons pas vous obéir et nous n'obéirons pas. »

Nom de dieu, peut-être y ont-ils mis trop de patience! M'est avis qu'après la résistance passive un tantinet de résistance active ne fait pas mal dans le tableau.... Aussi, je ne m'emballe

pas, kif-kif Tolstoï sur la gnolerie de ceux qui ayant reçu un coup de pied sur la fesse droite, tendent la gauche.

A ces résignés je préfère le bon bougre qui ferme les poings et rend, avec bougrement d'usage, la monnaie de la pièce.

Quoi qu'il en soit, foutre, l'attitude des Doukhobors est rudement chouette ! Si de telles façons d'opérer s'acclimataient en France, ça ficherait une sacrée mornifle au militarisme.

La gouvernance ferait une sale bobine si des gas, après avoir refusé de tirer au sort et de passer le conseil de revision refusaient de rejoindre. Turellement on les ferait amener à la caserne par les gendarmes ; ils s'y laisseraient conduire et, là, continuant leur résistance passive ils refouleraient à tout service, ne voulant pas plus toucher un ffigot qu'un fer rouge, ou bien, si on leur collait de force la clarinette dans les pattes ils la laisseraient tomber.

Evidemment, on leur en ferait endurer ! Scrogneugnieu, ils boufferaient de la boîte, iraient à Biribi.

Mais, sans se laisser démonter par les supplices et la peur de la mort ils objecteraient, tout doucement, à la gradaille la réponse de Tolstoï :

« Vous voulez me faire participer au meurtre. Vous me demandez de l'argent pour préparer des instruments de meurtre et vous voulez que moi-même je fasse partie d'agglomérations organisées pour l'assassinat, dit l'homme raisonnable n'ayant ni vendu ni obscurci sa conscience. Mais je professe la même croyance que vous vous professez aussi et qui, depuis longtemps, a défendu non seulement le meurtre, mais même tout sentiment d'hostilité ; c'est pourquoi je ne peux pas vous obéir. »

Il n'y a pas à barguigner : pour conserver cette attitude, pour ne pas se laisser démonter et démoraliser, il faut un sacré tempérament, De ces hommes, Tolstoï en connaît :

« Je connais, dit-il, Drojjine, instituteur paysan, qui fut martyrisé jusqu'à la mort au bataillon disciplinaire. J'en connais un autre, Isioumchenko, camarade de Drojjine, qui, après un séjour dans un bataillon disciplinaire, fut expédié au bout du monde ; je connais Olkhovik, un paysan qui se refusa au service militaire, fut condamné au bataillon disciplinaire et convertit, en faisant le voyage en bateau, un soldat de l'escorte, nommé Sereda. Après avoir compris ce que lui avait dit Olkhovik sur le péché qu'on commettait en faisant le service militaire, Sereda alla trouver les autorités et dit, comme disaient les martyrs de l'antiquité : « Je ne veux pas être avec ceux qui martyrisent les autres, joignez-moi au nombre des martyrs. » Et l'on commença à le martyriser. Il fut envoyé d'abord au bataillon disciplinaire, ensuite dans la province de Iakoustk. Je connais des dizaines de doukhobors, dont beaucoup sont morts ou devenus aveugles, mais n'ont cependant pas voulu se soumettre aux exigences contraires à la loi divine.

« Il m'est arrivé de lire ces jours-ci une lettre dans laquelle il est question d'un jeune doukhobor expédié tout seul, sans camarades, dans un régiment en garnison à Samarcande. Ce furent de nouveau les mêmes exigences de la part des autorités, suivies des mêmes réponses, simples et irréfutables : « Je ne peux pas faire ce qui est contraire à ma croyance en Dieu. Nous le martyriserons jusqu'à la mort, c'est notre affaire. » Accomplissez votre tâche, moi j'accomplirai la mienne. »

« Et ce garçon de vingt ans ne se soumit pas et accomplit sa grande tâche, jeté tout seul dans un pays étranger, au milieu de gens qui sont ses ennemis, qui sont puissants, riches, instruits et emploient toutes leurs forces à le soumettre. »

Et Tolstoï conclut en affirmant que cette résistance des Doukhobortzis a amené à la réflexion des tas de types, même des culottes de peau, qui, jusqu'alors, avaient vécu aussi ignorants que des escargots.

Il ajoute, en outre, que cette propagande a fichu la chiasse au gouvernement russe dont la force, si brutale et sanguinaire qu'elle soit, se trouve battue ferme en brèche par la résistance passive des Doukhobortzis.

—o—

Ainsi, voilà qui va rasséréner les gas d'atta-

que : le travail de destruction passé, de guerre à l'autorité, se fait sous diverses formes et n'est pas circonscrit aux patelins occidentaux.

L'Orient entre en branle, tout comme nous ! C'est ça que j'ai voulu indiquer aux camarades ; c'est pourquoi j'ai jaspiné — un peu longuement — des Doukhobortzis.

Ces riches fleux n'ont certes pas des façons de penser et d'opérer identiques aux nôtres. Mais il ne faut pas vouloir que l'Humanité soit coulée dans un moule uniforme. Ce qu'il y a à retenir c'est que, comme nous, ils veulent vivre libres, comme nous, ils ont horreur de l'Authorité, de la guerre et de toutes les contraintes.

Ça doit nous suffire pour nous les faire estimer !

AFFRANCHISSEMENT

I

*J'en ai assez d'tout's leurs histoires
J'veux pus entretenir les autres,
J'veux pus être l'dindon d'la farce !
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

II

*J'veux pus m'serrer l'ventre à présent,
J'veux pus nourrir Phénixque Faure,
Ni l'ministèr' de tous les vents !
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

III

*J'ai pas besoin des députés,
J'sue ben assez sans qu'y m'fass' suer.
Pourquoi donc qu'y n' foutent rien euss' ?
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

IV

*En outre, tous les sénateurs,
Tous les gens d'arm's, tout l'forment,
Y n' foutent rien, y boulot'nt mieux !
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

V

*Qui donc qu'entretient le commerce,
Les hôpitaux, les employés,
Les prisonniers et les rentiers ?
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

VI

*Qui donc qui pay' les cathédrales,
Les bondieusards, l' saint-sacrement ?
J'veux pus d' tous ces gouvernements,
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

VII

*J'veux pas casquer c' cochon d' Deubler,
Y travail' contr' le populô ;
Qui donc qu'a payé sa bécane ?
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

VIII

*Ça m' dégoût' si j' vois qu'un sal' homme
Donn' deux sous à un vagabond ;
Qui qu'a massé pour ces deux ronds ?
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

IX

*J'veux pus rien savoir ! Non, pus rien !
J'veux pus marcher ; j'ai les pieds plats.
Y a ben assez longtemps que j' trime.
J'suis producteur, j' profit' de rien !*

X

*J'veux profiter d' tout, comm' tout l'monde,
J'veux du soleil, j'veux d' la gaieté,
J'veux manger, boire et m'amuser !
J'suis producteur, j'veux consommer !*

ENVOI

*J' travail'rai selon mon envie,
Selon mes forc's et mes besoins !
Et gar' à qui voudra m'emmieller,
J' lui coll'rai mon poing sur le nez !*

BABILLAR DE
D'UN
CAMPLUCHARD

Un riche temps, sacrédieu, qu'il fait pour les semailles. Quel dommage vraiment qu'il n'ait pas tombé une bonne trempe, car alors, ça irait comme sur des roulettes ! Elle en avait tant besoin de pluie cette bonne garce de terre, bougrement altérée par une sécheresse de trois mois.

Malgré cette anicroche, on se dépêche à tire-larigot à jeter le grain par les sillons. Bœufs et gens sont dans les champs dès l'aube jusqu'au crépuscule.

Dam, avec ce joyeux soleil, faut pas perdre une minute.

Pourtant, les jours se raccourcissent en diable et les nuits s'étirent d'autant. Vannés et rosés par le dur labeur, par les mille pas faits du matin au soir, on peut pas quand même se fourrer au pieu à la nuit tombante, sitôt que se couchent les poules.

Voici que s'amène l'heure des veillées d'hiver — des bonnes veillées de jadis entre familles voisines, aujourd'hui chez l'une et demain chez l'autre, réunies en demi-cercle autour de la grande cheminée où pétillait un bon feu et où, tandis que s'égrenaient les histoires de sorciers, de fantômes et de loups-garous, les bonnes femmes, la quenouille au côté, s'escriaient dare-dare à touruer le fuseau.

Ces vieilles coutumes se perdent, viédaze !

Le monde change, changé à vue d'œil — c'est qu'il y a loin de la torche de résine qui éclairait les vieillards, à l'acétylène, qui bientôt se vulgarisera ; les bonnes bougresses ont fichu au rancard la quenouille. On sacrifie à l'égoïste chacun pour soi et chacun chez soi. On s'isole trop, nom de dieu.

Fidèles à l'antique système, avec les braves copains Falourd, Pichevin, Cadiche, Malblanchi, Marquemaou, nous avons commencé mardi soir, jour de la fête crétine de la Toussaint, notre première réunion. Pendant que le campaney de Janticot trimbailait sa cloche, en l'honneur des morts qui pioncent au purgatoire, la mère Barbassou rôtiissait quelques poêlées de châtaignes qu'on allait arroser d'un chouette vin blanc doux.

Et les langues d'aller leur train !

Pichevin, à propos des manigances ratichonnesques pour les morts, disait qu'il vaudrait mieux s'occuper un peu des vivants et que tout le flaflo qui se déployait aux cimetières procurerait de quoi caler les joues à des milliers de déchards qui courent par les rues.

Puis, on sauta aux bruits de conspiration gallowarde — à la possibilité d'un coup de torchon à Paris — on parla de Fashoda, de Marchand, des salamalecs qui avaient accompagné le capitaine Baratier lors de sa venue à Paris.

— C'est foutre bien vrai ce que t'as dégoisé maintes fois sur ces ostrogots d'explorateurs qui vont courir la prétentaine dans des patelins inconnus, s'exclama Malblanchi, s'adressant à moi. C'est la crème des monstres, ces vagabonds-là, et ils dégottent Vacher de cent coudees. Lardant et fusillant les moricauds, ils se font la main à larder et à fusiller le populô et les grévistes.

Ainsi, tu l'as remarqué, ce beau jean-foutre de colonel Monteil, après le coup du Chanoine, trépigant d'aise et d'impatience, gueulant : Vive le Coup d'Etat, croyant déjà que c'était arrivé ?

— Oui, observai-je, heureusement pour lui qu'il n'était pas au zitan des bons bougres qui lui auraient botté le cul d'importance — tandis que ses collègues bouffe-galette ne lui ont point donné la moindre chiquenaude.

Bref, de fil en aiguille, tout en grignotant les châtaignes et s'enfilant du vin doux, la conversation tomba sur la grève générale ratée de Paris.

Il y avait là, bien à propos, un appel du syndicat des peintres d'Agen, chiquement tapé, mille foutres, un appel aux autres corporations agenaises, concluant à la nécessité du groupement, à la mise au rancard de la politique et des politiciens, à l'action économique, à la grève générale.

— Enfin, grâce à ces chiasseurs des chemins de fer, ça a fait four ? demandèrent les camaros.

— Hélas oui, pour ce coup-ci, et cela prouve, que kif-kif la Révolution, la Grève générale ne saurait se déréter, se régler à l'avance. Elle ne

peut être que spontanée, l'essentiel est de s'y tenir toujours prêts, car elle peut éclater à l'heure où elle est la moins attendue.

Si on relit les détails, on voit qu'en plus de la centralisation étouffante, du manque d'autonomie des sections, de leur abdication d'initiative aux mains d'un comité, unes des causes du flacco des cheminots, a été l'énorme différence de salaires entre les divers ouvriers et employés.

Songez qu'il y a là des gradations et de la hiérarchie à n'en plus finir : les aristos, la classe moyenne, la plèbe ; des travailleurs qui n'ont pas cinquante sous par jour tandis que d'autres ont plus de dix francs.

Ça devrait faire germer dans la citrouille des gars de la voie ferrée, et en général, de tous les fistons des métiers, qu'en attendant le coup de pied dans le cul final, la conduite de Grenoble aux actionnaires et aux patrons de tout acabit, l'abolition du salariat et il ne serait pas bête du tout d'exiger l'unification du salaire, en prenant comme base le salaire le plus élevé.

Autrement, ce qu'il y a de chic dans la tentative de Grève générale passée, c'est que l'idée se dégage des nuages de la théorie, elle prend corps, mille charognes, et en plus, on est parti du bon pied.

La solidarité s'est élargie, les politiciens ont été priés de s'occuper de ce qui les regarde, les prolo de la caserne ont vu de près leurs anciens et futurs camarades d'atelier et ont dû comprendre la fausseté de leur rôle.

D'autre part, le côté faible du mouvement a été mis en relief. Le plus bouché à l'émeri a vu de suite la faiblesse du capitalisme, l'impuissance de l'État dès que se généralisera le conflit.

En effet, quand au mouvement parisien, a menacé de se joindre la grève des chemins de fer, le pouvoir a dû faire occuper militairement les gares. Supposez que les ateliers et usines de province chôment à leur tour, que les mines emboîtent le pas. Que foutront les marlous de la gouvernance ?

Supposez, au surplus, les campagnes donnant de leur côté — et la gouvernance se voit roustie, les richards forcés de mettre les pouces.

En effet, mille dieux, où diable trouveraient-ils assez de troubadors, car les réservoirs, à coup sûr, refouleraient d'emblée, et puis les chemins de fer au repos, comment transporter les troupes ?

Loin d'avoir refroidi les prolos, la tentative des bons lieux parisiens ne peut que les enhardir — c'est une répétition qui fait bien présager du succès de la pièce.

— Comment qu'on pourrait s'y prendre pour seconder les gas des villes ?

C'était Marquemaou qui interrogeait, et tous les frangins attentionnés attendaient ma réponse.

— Comment qu'on pourrait s'y prendre, vieux, que je dis à Marquemaou, mais de plus d'une manière ; les circonstances, le milieu, le tempérament déterminent l'action de chacun et on ne peut toujours la prévoir à l'avance. Pourtant, il est une action d'ensemble qu'on peut d'ores et déjà fixer.

Il est bien entendu que sans l'appui des paysans les ouvriers ne feront pas gras. De même sans l'aide des gas des cités, les gas de la campluche peuvent se fouiller.

Or donc, pourquoi la plèbe agricole, les journaliers, les valets de ferme qui turbinent aux grandes exploitations rurales, ne feraient-ils pas kif-kif les frères et amis de la mine, de l'usine, de l'atelier, du chantier, du bureau et du magasin ? Pourquoi n'enverraient-ils pas faire lanlaire la bêche et les mancherons de la charrie ne gardant que les fourches pour astiquer les fesses aux richards et aux gros fermiers ?

Pourquoi les fermiers n'oublieraient-ils pas un instant de casquer la rente du sol ? Les colons paritaires de porter le grain au grenier du maître ?

Pourquoi Jacques Bonhomme ne cesserait-il pas d'être la godiche imposable à volonté et ne dirait-il pas au percepteur un « zut » caractéristique ?

Pourquoi la Commune ne se ressaisirait-elle pas, brisant la tutelle de l'État se dégageant d'une riche façon des mailles du filet où l'enserme le pouvoir central ?

Le refus de l'impôt, le refus de la rente ou de la part en nature prélevée par les oisifs — le refus du travail par les salariés de la terre, c'est la grève générale adoptée par les pétroquins.

— Chique besogne, en effet, dirent en chœur les caméranches, mais nous y sommes si peu préparés ?

— Ça, c'est vrai, capet dé dious, raison de plus pour se foutre à l'œuvre. Pour commencer,

il faut bien se fourrer dans le ciboulot que c'est à nous-mêmes à faire notre bonheur et ne rien attendre du vote ni des politiciens, soient-ils réacs, opportunistes ou socialistes. Je vais plus loin, tonnerre, et j'affirme qu'il n'y pas plus à attendre notre salut des révolutionnaires que des parlementaires.

Immédiatement, il faut faire le vide autour de la gouvernance grande et petite, se mettre à exercer effectivement notre souveraineté, au lieu de la déléguer aux mains des élus, et comment l'exercer, si ce n'est par le groupement et la coordination de nos incessants efforts.

Vous savez que le vieux cul-terreux, votre frangin, a jaspiné dans le PÈRE PEINARD de la constitution des syndicales paysannes, vous savez aussi que le congrès ouvrier de Rennes a abondé dans le même sens.

Comme jalon de la Commune future, comme officine de préparation à la grève générale, comme apprentissage de notre vie libre et responsable, en même temps qu'amélioration immédiate de notre situation, le syndicat me semble un riche moyen.

Sans doute, l'amélioration immédiate que, par notre nerf, nous décrocherons dans la société actuelle ne sera jamais que relative, n'aura jamais que la valeur d'un lénitif — mais autant de pris sur l'ennemi, pourquoi cracher sur les lénitifs ?

Un autre atout dans notre jeu, c'est le boycottage et surtout le sabotage, d'une pratique si facile et si efficace, tu sais toi, Pichevin, et toi aussi, Falourd, si on en a jacassé à l'auberge, la fois que cet andouille de Mascouyonnat a été élu du Conseil général.

— Oui-dà, que firent les deux amis, et si le vote ne vaut pas tripette, le sabotage est une chouette binaise pour préparer en douceur riches et gouvernants à la démission définitive.

Et nous voilà partis sur le sabotage, on en causa fort avant dans la nuit et aussi d'autres moyens de lutte mais, foutre, j'en dis pas plus long sur le caneton.

Les châtaignes finies et les bouteilles vides on se serra la louche et chacun prit le chemin de sa chacunière se donnant rendez-vous au samedi suivant.

LE PÈRE BARBASSOU.

A Coups de tranchet

Epidémie de défroquage. — Il en pleut des défroqués, nom de dieu !

Depuis quelques mois voici le trentième rati-chon qui fout son froc aux orties. Le dernier en date est J. Claveau, curé de Pocé (Indre et Loire) qui vient d'écrire à son évêque une chouette babillarderie pour lui dire qu'il a soupé de la superstition :

« Tout est fini entre nous, dit-il. Je ne suis plus de votre Eglise. Vous souffrirez de ma détermination ; mais je suis convaincu qu'au fond de votre âme vous l'approuverez et ne la jugerez pas autre qu'elle n'est en réalité, c'est-à-dire l'acte libre d'une conscience sincère. »

Chouette, monsieur le curé ! Et maintenant, à qui le tour de rabattre le rabat ?

La Folie militarienne. — Un aligneur de chiffres de la REVUE DES REVUES vient de faire les petiots calculs suivants qui, à eux seuls, suffisent à prouver la trufferie du militarisme :

« Sur tout le globe, il se trouve 5.250.000 soldats permanents et il y aurait, dans le cas d'un conflit universel, 44.250.000 hommes sous les armes. Si ces hommes recevaient l'ordre d'exterminer le reste de la population terrestre, chacun d'eux ne devrait massacrer que trente-deux personnes. En s'entretenant ensuite ils pourraient détruire le genre humain.

« Placés en file, les soldats du globe feraient un cordon serré autour de l'équateur. Une seule décharge de tous les fusils de ces armées coûterait plus de deux millions et demi de francs.

« Pour passer ces troupes en revue, il faudrait un train lancé à une vitesse fantastique et courant sans arrêt, pendant soixante-dix jours.

« Chaque individu paye pour l'armée : en Russie, 6 francs ; en Allemagne, 13 francs ; en Italie,

9 francs ; en Autriche, 10 francs ; en France, 18 fr. 25.

« Sur 5 hommes, en Europe, il y a un soldat. « Sur 9 personnes, il y en a, en France, un sous les armes ou ayant servi et un autre pouvant être appelé. En Allemagne la proportion est de 1 sur 12 et en Russie de 1 sur 40. »

Ainsi, rien qu'en France, nous avons un trou-bade sur neuf personnes.

Qui donc nourrit ce parasite ? Les huit autres, turellement.

Et, outre son entretien, les huit en question sont obligés de casquer pour les armements, l'équipement et tout le fourbi arabe.

Rien que de ce fait il y a un sacré gaspillage, nom de dieu !

Tuyaux Corporatifs

Mensonges capitalistes. — J'ai déjà jaspiné de l'agitation qui, depuis quelques semaines, se manifeste dans le bassin houiller de la Loire.

Or, il y a une huitaine, les quotidiens annonçaient à grands flafas que les mineurs ne voulaient rien savoir de la grève et qu'ils étaient décidés à subir les pires avanies et à se laisser gruger jusqu'à la gauche... sans rouspéter !

Cette pleurerie attribuée aux gueules noires n'était qu'un mensonge.

Parfaitement, nom de dieu ! C'était une ignoble menterie mise en circulation par les agences télégraphiques.

Qui fit ce coup ? Et pourquoi ? Inutile de le demander, foutre !

Le coup vient directement des Compagnies : les exploiters ont dû graisser habilement quelques pattes pour faire répandre ce mensonge, dans l'espoir de décourager les mineurs et aussi pour les déconsidérer vis à vis des autres turbiniers.

La vérité, la voici : trois mille mineurs environ ont décidé que la Fédération doit tirer des plans pour fiche en train la grève générale dans le bassin minier de la Loire, si les Compagnies refusent d'accorder les maigriotes augmentations de salaire réclamées par les gueules noires.

Les prolos des tabacs. — Ces jours-ci, les prolos qui fabriquent perlot et cigares ont tenu leur Congrès annuel à Paris.

Le tabac étant monopolisé par l'Etat, les bons bougres en question n'ont donc d'autre exploiteur que lui et ils savent, par expérience, que l'Etat-Patron est aussi charognard que n'importe quel singe individuel.

Le directeur de la fabrique du Gros-Caillou a même tenu à prouver qu'il se fout de ses prolos et de leurs Congrès autant que d'une crotte de chien : il a choisi le moment où se tenait le Congrès pour rabotter deux sous par kilo sur le salaire d'une catégorie de bonnes bougresses qu'il a sous sa coupe.

Le Congrès a protesté contre cette charognerie.

Et la protestation n'a pas empêché le directeur de digérer !

M'est avis qu'une bonne tournée de sabotage le rendrait plus coulant qu'une platonique protestation.

Quand le Congrès a été baclé une délégation des prolos est allée trouver la boarrique ministérielle des finances et lui a soumis les réclamations des camarades.

Le ministre a promis d'examiner. Pardienne ! Un ministre promet toujours.

Entre autres réclamations, les gas formulaient la journée de huit heures.

Mille marmites, si les prolos des tabacs y tiennent tant que ça, ils n'ont qu'à se l'appliquer ! C'est d'une simplicité enfantine : les huit heures faites qu'ils quittent le baigne, tous en chœur.

Leurs charognes de directeurs et de vermineux sacs-à-misfouffes pourront y trouver à redire — pas moins la journée de huit heures sera réalisée et si les gas ont le tempérament de n'en pas démordre et, les huit heures finies, de plaquer rugulièrement le turbin, ça sera définitif.

Il en est de tout ainsi : on n'obtient des patrons et des gouvernants que ce qu'on leur arrache à la force du poignet !

DEMANDEZ PARTOUT

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD

Prix . Cinq ronds.



Ces bons armateurs!

Le Tréport. — Ces bonzes gueulent comme des putois que leurs matelots les estampent, qu'eux pauvres capitalos perdent du pognon. Faut avoir leur culot pour affirmer ça. Un matelot gagne 1000 à 1200 balles par an, y compris les brous. C'est pas trop.

Faisons le compte de l'armateur: Une barque coûte 25,000 francs, l'armateur touche huit parts de matelots, ce qui fait 8,000 balles; 5 0/0 d'éco-rage (vente de poisson) sur 20,000 fr. il touche 1,000 fr. ce qui lui fait un total de 9,000 balles.

Or, l'amortissement du capital de la barque représente 7 0/0, soit 1,750 fr. reste donc pour bénéfices et entretien 7,250 balles.

Les chameaucrates palpent au moins 15 0/0 d'affure; ils peuvent donc se faire du ventre pendant que leurs matelots se serrent la ceinture de plusieurs crans.

C'est pas assez, faut croire, puisqu'un gabier de poulaine a prouvé que les consignataires grinchaient sur le fourguage du poisson, ce qui augmente encore leurs bénéfices.

S'il y a, il est vrai, des armateurs qui se sont ruinés, c'est parce qu'ils étaient des poires ne connaissant rien à leur métier et se laissant em-piler par des types en qui ils avaient confiance.

A moins encore qu'ils n'aient, comme un certain X, mené la vie à grandes guides, avec fem-mes, voitures et champagne à la clé.

Les mufles de cet acabit voudraient, pour faire ripaille, rogner encore les salaires des matelots; mais les marins sont des gas à poil, et le vieux gniaff se charge de leur donner un bon coup de gueule.

Dieu le veut!

Marseille. — Que fichait donc le Père des Mouches, l'autre matin?

Était-il plus saoul que la bourrique à Robes-pierre ou bien roupillait-il kif-kif une marmote?

Toujours est-il que s'il n'y avait pas eu un employé et un maçon pour sauver la mise à un de ses larbins, le supérieur des Bénédictins, Dieu l'aurait laissé escoufler net.

Un jardinier du couvent pour se venger d'avoir été fichu à la porte a administré une riche volée de coups de bâton, assaisonnée de quelques légers lardages d'une canne à épée, — le tout aux cris de: « Dieu le veut! »

Evidemment, Dieu le voulait, puisque lui qui est tout-puissant, sait tout, voit tout et prévoit tout a laissé faire.

Et c'est pourquoi je me demande de quoi ont été se mêler le maçon et l'employé sauveurs?

Ils devaient se mêler de leurs affaires et laisser le moine se débrouiller avec Dieu et le jardi-nier.

La grève d'Amiens

Amiens. — Aujourd'hui la grève des teintu-riers est générale: 1100 ouvriers ont plaqué le turbin et se balladent les mains dans les poches en attendant le bon vouloir des exploités.

Un canard, le PROGRÈS DE LA SOMME, mène campagne pour les grévistes, mais en leur prêchant le calme, ce bon dieu de calme, avorteur de tous les chouettes mouvements.

Du calme, c'est bientôt dit, quand on n'a rien à se foutre sous la dent, quand les momignards à la piôle réclament la croustille, quand par le temps qu'il fait, le vent s'engouffre dans les frusques usées et réduites à l'état de toiles d'araignées.

Lundi, à eu lieu, devant le juge de paix, un essai de conciliation. Comme résultat, peau de zèbe, trois ou quatre petits singes avaient seuls répondu à l'appel, les gros ne s'étaient pas dérangés.

Il résulte que du train où vont les choses, c'est pas près de finir, surtout si les grévistes

continuent de se laisser monter le job par les prêcheurs de calme.

Fourbis votards

Dieppe. A la dernière foire électorale, le maire ayant fait de ses pieds et de ses pattes, réussi à fabriquer une liste de quatre membres, tous plus cléricouillons l'un que l'autre, quand surgit à côté une listerépublicaine.

Le populo, que ce truc commence à canuler, s'était abstenu, la moitié des électeurs ne se pré-senta pas devant les tinettes.

Les ceusses qui se sont dérangés, ne l'ont fait que pour foutre les calottins dans l'embarras. Cette racaille est restée sur le carreau, trois des républicains ayant passé.

Le jésuite Roger, cause de tout ça, finira bien par rester sur le carreau.

Tant mjeux, foutre! Il n'y aura plus pour le populo qu'à l'envoyer rejoindre ses pareils dans le trou à purin.

Chouette farce

Brioules-sur-Meuse. — Le raticchon de ce patelin ne doit pas être à la noce. Pensez-donc, l'autre matin, quand, au saut du lit, il mit la gueule dehors, il vit que sa porte était embren-née du haut en bas.

Quelques bons zigz avaient trouvé très chic de couvrir la dite lourde d'une belle couche de peinture jaune qui ne sentait pas la violette.

Vous pensez si le populo se gon tola! Seul, le raticchon faisait triste poire.

Qu'est-ce que ça fout, la gueule qu'il peut faire?

Voilà qui prouve clair comme le jour que le sacré respect qu'inspirait la vermine noire s'en va de plus en plus. C'est pas trop tôt.



Russie. — Le tsar continue à manifester ses intentions pacifiques: il continue à terroriser son populo.

Seulement, foutre, n'ouvrez pas les quotidiens français pour connaître les horreurs qui se passent en Russie: la belle galette du tsar, distribuée habilement a rendu les journaliers muets; ils ne savent plus tartiner que lorsqu'il s'agit de casser des encensoirs sur le nez de Nicolas.

Les journaux anglais sont moins marlou-piers, — ils causent encore de la Russie. Voici ce que, ces jours derniers, le DAILY NEWS, un quotidien de Londres imprimait:

« Le gouvernement russe, informé depuis quel-que temps de l'existence d'un mouvement révo-lutionnaire très intense, avait procédé à des arrestations en masse, qui font qu'actuellement les prisons de Kiew, de Moscou et de Nijni-Novgorod sont littéralement combles. Le foyer de l'insurrection est Lodz, célèbre centre indus-triel polonais.

« Les prisonniers, qui sont des deux sexes, appartiennent presque tous au personnel de l'enseignement primaire.

« Jusqu'à présent, aucun d'eux n'avait voulu parler, mais, dernièrement, une jeune institutrice arrêtée à Porgowols, près de Saint-Petersbourg, est entrée dans la voie des aveux. Ses rensei-gnements ont été contrôlés et reconnus exacts par la police. Plusieurs imprimeries clandestines ont été découvertes à Saint-Petersbourg, Lodz et Jaroslaw; 400 arrestations nouvelles ont eu lieu.

« Les prisonniers ont été transportés tous à Saint-Petersbourg, car le ministre de l'intérieur procédera lui-même à l'enquête, sur laquelle le tsar a demandé qu'on lui fasse un rap-port.... »

Comme vous le voyez, les bons bougres, en Russie, les bandits de la haute n'y vont pas avec le dos de la cuillère.

Ces monstres font le poil à nos Puybaraud; leur scélérateuse est tellement carabinée qu'ils savent se passer de lois scélératees.

PANTOUFLERIE BIGNONAISE

Le grand homme en baudruche fait sottises, c'est au point que si les gourdes partaient en guerre, le mec serait bombardé généralissime.

1° La vente du PÈRE PEINARD lui déplait — on ne sait pourquoi — il fait escorter le vendeur par le maréchal des logis de gendarmerie des char-pentiers-à-Félicque.

2° J'envoie les tartines du canard au comman-dant de gendarmerie et de suite arrive l'ordre de cesser cette pantouflierie éclosée dans le citron de Bignon.

A moi la première manche.

3° Les sergots remplacent les guignols.

4° Je bazarde mes canelons en carriole pour faire groumer la police qui file les acheteurs.

A moi la seconde manche.

5° Étant mal foutu dimanche, je reste chez un mastroc, à Eu, où trois fois par jour — et cela pendant une semaine — un flicard vient piston-ner le mastroc pour que celui-ci me foute à la rue.

6° Comme de juste le bistrot envoie paître ce pouilleux.

A moi la troisième manche.

Quand bien même le Bignon serait arrivé à ses fins, je me serais établi la nuit sous le marché couvert.

Et encore à moi la quatrième manche.

Quoique fasse le birbe, je l'emmerde à pied et à cheval.

GUERDAT,

Vendeur du Père Peinard.

Attention, les bons bougres!

Réclamez partout

L'ALMANACH

DU

PERE PEINARD

pour l'année crétine 1899

An 107 calendrier révolutionnaire

SOMMAIRE

TEXTE. — Quand viendra donc le grand coup de balai; Ruminades sur le calendrier; Dévidage des mois; Les Saisons: à quand le printemps perpétuel, éclipses pour 1899, pluies d'étoiles, grandes marées, salade de calendriers, l'Automne, l'Hiver, le Printemps, l'Été; Un vagabond chante (poésie), par Adolphe Ketté; Sus à tous les capitalos, tant juifs que crétiens! La chanson du Lincol (av. musique); Remède contre les écrabouillages de trains; Nids d'anarchos; La Carma-gnone; Inondation raticchonnesque; Action corporative et duperie politique; Le dépeuplage; Joseph Leiter, l'ex-roi du blé; Le Panama militaire; Primes.

DESSINS. — Le grand balayeur; Les Saisons; l'Auto-mne; l'Hiver; le Printemps; l'Été; Vieux profos; les Tisserands; Sabre et Goupillon; Le prolo devient pro-prio: il a un jardin sur le ventre! Les faveurs de la République; le Dépeuplage; Militarisme; Machine à fabriquer les faux.

Tout acheteur de l'Almanach a droit à des primes au GRAND CEIL.

Prix de l'Almanach: 0 fr. 25

pour le recevoir franco: 0 fr. 35

Adresser tout ce qui concerne l'ALMANACH aux bureaux du PÈRE PEINARD, 15, rue Lavieu-ville (Montmartre).

Flambeaux et bouquins

A Bruxelles, chez Monier, 4, rue de Rollebeck, vient de paraître une chouette brochure de propagande par le camarade l'Autant qui vient de braver : A L'AUSE D'UN SUCCÈS, LE MOUVEMENT ANARCHISTE, tel est le titre de cette brochure, dont le prix est de dix centimes.

Chez Stock, en un petit volume de 1 franc, Urbain Gohier vient de rééditer sa petite merveille contre la gradaille académique : L'AMAZON DE COCOT.

Chez Stock encore, viennent de paraître deux bouquins sur l'affaire Dreyfus : LE CAPITAINE LÉONARD BERNARD, par le capitaine Paul Marin et LES FAITS VOUS A L'ASTRONOME par E. de Hauss.

Le bon bougre qui voudra s'offrir tous les bouquins parus ces temps-ci à propos de « l'affaire » pourra mobiliser une voiture de déménagements de grande dimension.

Communications

Paris

Bibliothèque Sociologique des Libertaires du XII^e. Les camarades se réunissent le dimanche à 8 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton.

Le groupe communiste du XI^e, réunion tous les lundis soir, salle Chapron, 13, rue des Vignes. Causeries par des camarades.

Dimanche 13 novembre, au Moulin de la Vierge, rue de Venes, 102, à 2 h., réunion des camarades afin de s'entendre pour l'organisation d'une réunion dans le centre de Paris.

Groupe des Etudiants Révolutionnaires Internationalistes. Réunion le mercredi, à 8 h. 1/2 du soir, 5, rue de l'Arbalète (ancien lieu de réunion).

LA BASOCHÉ, groupe libre des clercs de notaires, avoués, etc. Siège social, 85, Bd Magenta et 1, rue de Chabrol, maison Pilles. Permanence tous les mardis et vendredis de 9 à 11 heures du soir.

En dehors des questions corporatives traitées, le groupe donne des consultations gratuites sur toutes affaires civiles (successions, divorces, ventes, baux) ; affaires commerciales et correctionnelles, justice de paix, prud'hommes, accidents du travail et notamment sur la loi du 12 janvier 1895, oppositions sur les salaires des ouvriers et employés.

Les personnes qui solliciteront des renseignements par correspondance, devront joindre un timbre pour la réponse et écrire à M. G. Perrin, 85, boul. Magenta, Paris.

Solidarité des Trimardeurs, réunion et permanence tous les mardis de 8 à 11 h. chez André, 32, rue Balagny, 1, impasse Compoing.

Samedi 12 novembre, à 8 h. 1/2, salle Léger, 108, rue du Temple, conférence publique au profit d'une œuvre de solidarité.

Sujet traité : Socialisme et Anarchie. Après la conférence, soirée familiale avec le concours de Paul Peillette, Buffalo, Albert d'Iris, etc. Entrée : 0 fr. 30 donnant droit à un billet de tombola.

Banlieue

SAINT-DENIS. — Coalition des Révolutionnaires Dyonisiens, réunion tous les jeudis soir, salle Connoy, 85 bis, rue de Paris.

Afin de régulariser la vente des journaux anarchistes les camarades sont priés de se fournir au dépôt central, 67, rue de la République et chez Verrier, rue de Paris. Ils trouveront également les brochures au groupe le samedi.

Tous les camarades de St-Denis et les lecteurs des journaux libertaires sont convoqués pour samedi soir à 8 h. 1/2, salle Ollivier, 1, rue du Port, pour une question concernant la propagande.

AUBERVILLIERS. — Les libertaires des Quatre-Chemins se rencontrent le samedi au local habituel.

Les camarades des Quatre-Chemins sont priés de se réunir le samedi 12 novembre, à 7 h. 1/2 chez Langlois, afin de se rendre au grand meeting qui aura lieu aux Lilas, à 8 h. 1/2, salle du Rocher, Grande Rue.

Province

NIMES. — Les libertaires nimois se trouvent tous les samedis, dimanches et lundis café Dayre, 22, rue de la Vierge.

Afin de faciliter la propagande et la vente des journaux libertaires le vendeur de Nimes prévient les camarades qu'il se trouve à midi, bouillon Duvai, derrière le grand temple, de 1 h. 1/2 à 2 h., rue Cotelier, 6, de 2 h. à 5 h. par Terminus, à droite de la gare.

Les Révolutaires libertaires se réunissent tous les samedis, pour l'étude des sujets d'actualité, café Ginier, boul. Gambetta, 78. Dimanches, réunions amicales.

Amiens. — Vu la nécessité de propager toujours et quand même nos idées, nous faisons appel à tous les camarades pour venir discuter avec nous tous les samedis soirs à 8 heures et tous les dimanches, au Café de Piquet au coin de la rue du Coy.

Caen. — Les copains se réunissent chaque jeudi et samedi au café Casier, quai de Bosc.

Troyes. — Montparc, impasse Bresquin, vend et porte à domicile le « Père Peinard » le « Libertaire » et les « Temps Nouveaux », ainsi que les brochures libertaires.

Les bouquins de la Bibliothèque sont à la disposition des camarades.

Amiens. — Les camarades se rencontrent tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, au café-bar du Palais, place de l'Horloge.

Le Havre. — Le « Père Peinard » est créé par Berroy, 19, rue Chérou et en vente dans tous les kiosques.

Tarare. — Le « Père Peinard » et toutes les publications libertaires sont en vente chez Gaynon, sur le Pêcheur.

Toulon. — Les camarades trouveront toutes les publications anarchistes rue Vincent Cordouan, 2, au moment de journaux.

Arles. — Le « Père Peinard » et toutes les publications anarchistes se trouvent chez le camarade Gilles, café de la Marseillaise, 1 rue de la Trouille.

Cayenne. — Le groupe libertaire « la Fraternelle » se réunit tous les dimanches au café des Négociants.

Angers. — Les copains et copines se rencontreront samedi à 8 h. 1/2 aux Bonnes-Fillettes.

Bourg-de-Péage. — Les journaux sont en vente chez Delat, 7, place des Minimes et portés à domicile.

Limoges. — La Jeunesse Libertaire se réunit tous les samedis à 8 h. 1/2 du soir, 131, faubourg de Paris.

Les journaux libertaires sont en vente chez Moreau, place Denis-Dussoubs ; Papy, rond-point Garibaldi ; kiosque de la Poste et kiosque place Jourdan.

Bordeaux. — Les journaux anarchistes sont en vente chez Mme Rolland, 104, rue Notre-Dame.

Marseille. — Réunion des camarades les jeudis, samedis et dimanches, à l'Amis Bar, 118, rue de Lodi. Tous les dimanches de 5 à 8 h., concert et causerie par un camarade.

Epinal. — Loquier, 25, rue Ruaiménil, vend toutes les publications libertaires.

Roubaix. — Tous les samedis, réunion au Pile, chez François, maison Bourgeois, à 8 h. et au Tambour-Maitre, 14, rue des Longues-Haies.

Reims. — Les camarades du Faubourg de Laon se réunissent tous les samedis au café de la République, 25, rue St-Thomas ; ceux du Barrière au café St-Maurice.

Une soirée familiale est organisée pour le 19 courant au Craxon d'Or, à l'effet de reconstituer le groupement de ce quartier.

Extérieur

Liège. — Les libertaires se réunissent tous les samedis, à 6 h. du soir, chez P. Schleichach, 85, quai d'Orban.

Charleroi. — Tous les libertaires se réunissent le samedi, à 8 h. 1/2, au café du Temple de la Science.

Verviers. — Le « Père Peinard » est en vente chez les principaux marchands de journaux.

Le copain Guardat va parcourir pour la vente de l'Almanach du Père Peinard, les villes suivantes : Le Havre, Fécamp, Yvetot, Nonfhatel, Dieppe, Eu, Abbeville, Doullens, Amiens, Arras, Béthune, Lens, Douai, Lille.

Les camarades de ces localités sont priés de lui réserver bon accueil.

Samedi 12 Novembre, à 8 h. 1/2

Salle Delapierre, 168, rue de Charenton

Grand Meeting

PUBLIC ET CONTRADICTOIRE

Orateurs : EMILE JANVION, VIVIER, LIBERTAD

Sujet traité : la Révolution violente.

Entrée : 0 fr. 30.

Dimanche 13 novembre, à 2 h. 1/2, salle Delapierre, 168, rue de Charenton, conférence publique suivie de soirée familiale.

Le PÈRE PEINARD est expédié en province le jeudi, les dépositaires doivent le recevoir le vendredi, ou dans les régions éloignées le samedi matin au plus tard.

En vente aux bureaux du Père Peinard

Les ALMANACHS DU PÈRE PEINARD pour 1897 et 1898, l'exemplaire, 0.25; franco, 0.35.

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1896 (sailli).

L'ALMANACH DU PÈRE PEINARD pour 1895, rare; 0.50, franco 0.60.

Brochures à 0 fr. 10; franco 0 fr. 15 l'exempl.

VARIATIONS GUESQUISTES, opinions anciennes de Jules Guesde, Gabriel Deville, etc., recueillies et annotées par Emile Pouget.

L'ANARCHIE, par Elzéar Reclus.

UN SIÈCLE D'ATTENTE, par P. Kropotkine.

AUX DEUXIÈMES GENS, par P. Kropotkine.

L'AGRICULTURE, par P. Kropotkine.

ÉDUCATION, AUTORITÉ PATERNELLE, par André Guesde.

LES RÉVOLUTIONNAIRES AU CONGRÈS DE LONDRES.

PATRIE ET INTERNATIONALISME, par Hamon.

LA GRANDE RÉVOLUTION, par Kropotkine.

LA LOI ET L'AUTORITÉ, par Kropotkine.

ENTRE PAYSANS, par Malatesta.

PREMIÈRE DÉCLARATION D'ÉTÉVANT.

LE MACHINISME, par Jean Grave.

LA PANACÉE-RÉVOLUTION, par Jean Grave.

IMMORALITÉ DU MARIAGE, par René Chaugny.

EN PÉRIODE ÉLECTORALE, critique du suffrage universel, par Malatesta.

LA MORALE ANARCHISTE, par Kropotkine.

LA PROPAGANDE SOCIALISTE, SON RÔLE ET SES FORMES, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 15; franco 0 fr. 20 l'exempl.

NOTRE CHER ET VÉRITABLE PRÉSIDENT, publiée par le « Libertaire ».

LES CRIMES DE DIEU, par Sébastien Faure.

POURQUOI NOUS SOMMES INTERNATIONALISTES, publication du « Groupe des Etudiants socialistes, révolutionnaires internationalistes ».

L'INDIVIDU ET LE COMMUNISME, publication des E.S.R.I.

RÉFORMES ET RÉVOLUTION, publication des E.S.R.I.

MISÈRE ET MORTALITÉ, publication des E.S.R.I.

LES ANARCHISTES ET LES SYNDICATS, publication des E. S. R. I.

Brochures à 0 fr. 25; franco 0 fr. 30 l'exempl.

LE DOGME ET LA SCIENCE, par E. Janvion.

L'ORDRE PAR L'ANARCHIE, par D. Saurin.

LES TEMPS NOUVEAUX, par Kropotkine.

PAGES D'HISTOIRE SOCIALISTE, par W. Tcherkesoff.

Divers

BOYCOTTAGE ET SABOTAGE, rapport de la Commission du Boycottage au Congrès corporatif tenu à Toulouse en septembre 1897. — Deux brochures pour 0 fr. 05. Par poste, l'ex. 0.05, dix ex. 0.35.

QUELLES NOIRES, album de dix croquis, d'après l'œuvre de Constantin Meunier, par Lucie, préface de Charles Albert, 7 fr.; franco, 1 fr. 30.

LA COLLECTION DE LA SOCIALE, 1895 et 1896, 76 numéros brochés, 7 fr. 50; franco, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD, années 1891, 1892, 1893, l'année, brochée, 8 fr.

LE PÈRE PEINARD (nouvelle série), 1896-1897, 62 numéros, 8 fr.

Affiches illustrées : Le P. P. au Populo, le CANDIDAT A LA LUNE et KIP-KIP BOUMBOUMOT, avant et après 1789, chaque affiche 0.10, franco les deux 0.25.

LA SOCIÉTÉ AU LENDEMAIN DE LA RÉVOLUTION, par Jean Grave, 0 fr. 60; franco, 0 fr. 70.

DIEU ET L'ÉTAT, par Bakounine (avec portrait), 1 fr.

ENDEHORS, par Zo d'Axa, le vol., 1 fr.; franco, 1 fr. 30.

COMMENT L'ÉTAT ENSEIGNE LA MORALE, publication des E.S.R.I., le vol. 1 fr. 50; franco, 1 fr. 75.

BIBLIOGRAPHIE DE L'ANARCHIE, par Netlau, fort volume documentaire, in-8°, 5 francs.

PAROLES D'UN RÉVOLTÉ, par Kropotkine, 1.50.

En volume à 2 fr. 50; franco, 2 fr. 80

LA CONQUÊTE DU PAIN, par P. Kropotkine.

LA SOCIÉTÉ FUTURE, par Jean Grave.

LA GRANDE FAMILLE, par Jean Grave.

L'INDIVIDU ET LA SOCIÉTÉ, par Jean Grave.

LA PHILOSOPHIE DE L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par Ch. Malato.

LES JOYEUSÉTES DE L'EXIL, par Ch. Malato.

DE MAZAS A JÉRUSALEM, par Zo d'Axa.

BIRIBI, par Darien.

LA PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par Hamon.

LA PATURE, par Rainaldy.

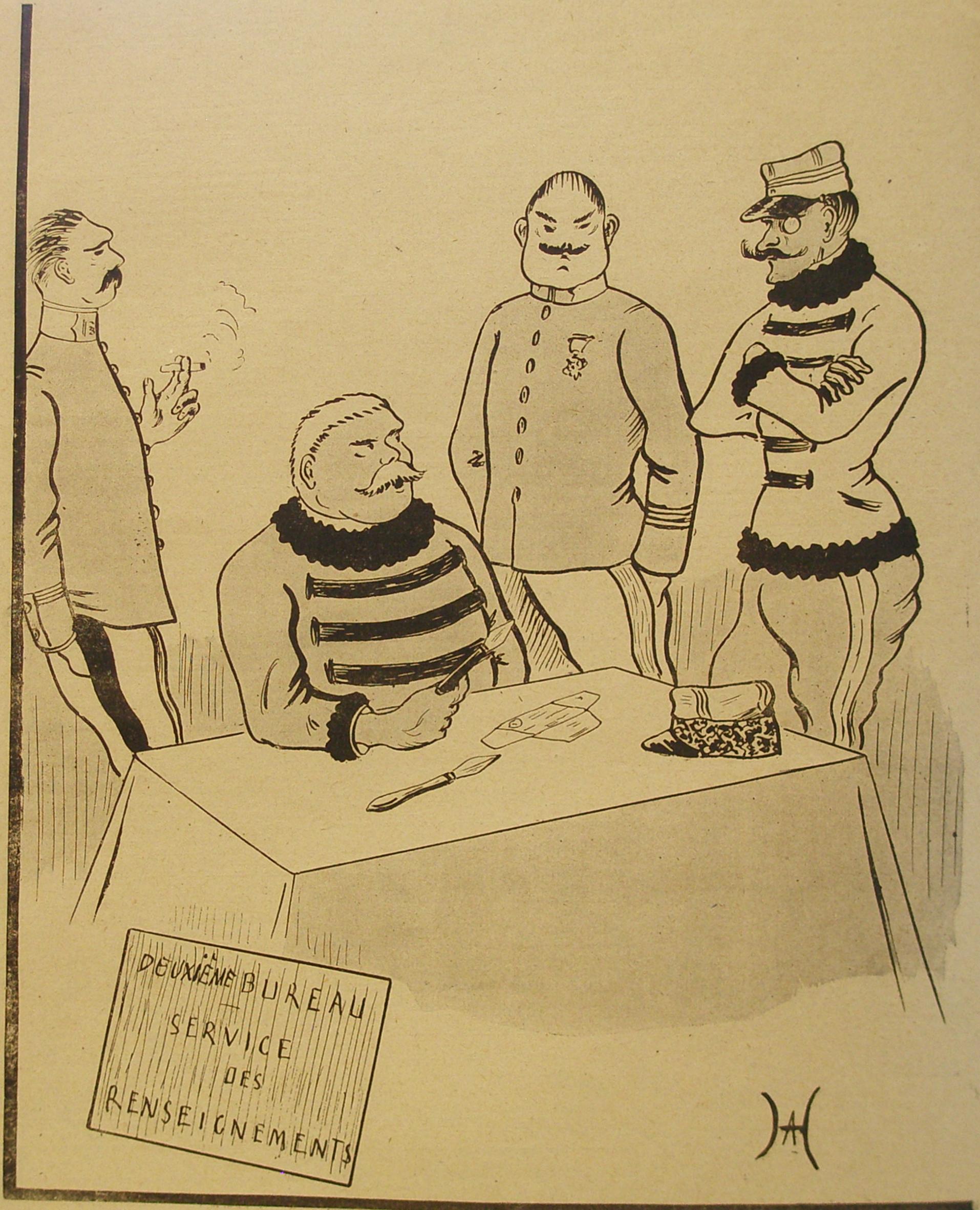
DELCHOS, par Rainaldy.

Le PÈRE PEINARD doit être en vente dans les bibliothèques des gares. L'y réclamer.

Ce journal est composé par des ouvriers syndiqués.

Le Gérant : L. GRANDIDIER.

Imp. L. Grandidier, 15, rue Lavieuville, Paris



Ces gratte-papiers sont le dessus du panier des galonnards... Que sont les autres ?